

Cher Monsieur,

J'ai (enfin) pu prendre le temps de relire, car je les avais parcourus, vos poèmes publiés sous le nom de Sébastien Lise. Sébastien est un prénom que j'aime tout particulièrement, tant par sa pure sonorité que par ses références et je pense toujours au « Sébastien en rêve », ce merveilleux recueil de Georg Trakl.

Vous savez que je ne suis pas un « pur » littéraire, formé au décryptage technique de la langue ; mes langues à moi sont plus du côté de l'image et des sons, même si j'aime énormément la poésie et nos poètes symbolistes.

Je ne suis pas non plus, ni un critique, encore moins un juge, ni un spécialiste, et l'écriture, en particulier poétique, est un univers si complexe et si vaste qu'il est bien difficile de s'y aventurer.

Je dois dire que j'ai lu avec beaucoup de plaisir vos textes, en particulier le « cycle » La Dame au balancier de neige ; vous le présentez comme d'une écriture « élégante mais parfois trop ciselée ; je ne suis pas d'accord. Je n'y trouve aucune affectation et le mot y est toujours juste à la fois par sa sonorité et son « sens », pourvu que la poésie ait un « sens ». Vous revendiquez une dimension gnostique et alchimique. Vous savez peut-être que j'ai été très proche du poète Élie-Charles Flamand, malheureusement disparu l'année dernière, alchimiste et spiritualiste, élève de Canseliet et ami des surréalistes pendant un temps. Je retrouve dans vos textes une ambiance qui n'est pas éloignée de celle de Flamand, toute singularité et personnalité différentes bien entendu mises à part. J'aimais chez lui, et j'aime toujours, cet équilibre entre le travail du mot comme architecture purement sensible d'une part, et la complexité signifiante d'autre part. Mallarmé n'était pas tout à fait honnête quand il disait qu'on n'écrivait pas avec des idées, mais avec des mots... Les mots et les idées sont indissociables d'une vraie poésie ; le pur jeu sonore tout seul est ennuyeux et la seule idée poétique peut être fade. L'un et l'autre s'entregènèrent ; la dimension symbolique présente dans vos textes, comme chez Flamand, trouve les mots qui l'expriment et l'art des mots mène au seuil du sens. C'est ce que j'aime dans la poésie. Or, il faut pour arriver à ce but à la fois une imagination, un imaginaire, un répertoire et un « vocabulaire » riche et ouvert, autant qu'un art d'assembler, de « transmuter » dans le creuset alchimique de la poésie. Je trouve que vous y parvenez vraiment, dans le sens où jamais le mot, la phrase, le « vers » ne sonnent creux, pas plus qu'ils ne disent seulement pour dire. Vous jouez aussi avec les mots très subtilement dans l'approfondissement du mot lui-même, la « démente ailée », les allitérations pleines de sens "sacre et sécrétion », « les cent pas du passeur », comme dans les expressions, « traînée de poudre aux yeux ». « je ne porte plus d'ombre » et le superbe « fermer l'oeil de la nuit ». J'ai senti aussi les références (le dernier convive de la dernière fête...Lorrain..?)¹. Dans les poèmes réunis ensuite, je trouve beaucoup de choses qui me plaisent, comme le court poème, presque un haïku « Retourne à Bruges ... du lent déluge. » Tout cela est très remarquable, d'autant que si je calcule bien, vous avez écrit ces poèmes dans votre vingtaine ?

Est-ce que vous n'avez pas publié cet ensemble sur papier ? Cela ferait un recueil très beau et qui mérite une vie « de livre », tout autant que ce virtuel numérique si fragile, sans en avoir la poésie.

1 Villiers de l'Isle-Adam, *Le convive des dernières fêtes*.

On entre dans votre univers sans difficulté et, alors qu'il y a tant et tant d'écrits et de pseudo poèmes, on ne doute pas un instant de la qualité, de l'authenticité et de la valeur des vôtres, reflets non seulement d'un « talent », le « savoir-faire » indispensable au travail de la langue, mais aussi et surtout, reflets de votre âme intérieure et de l'authenticité de votre démarche spirituelle.

Plus prosaïquement et tout simplement, j'ai aimé.

Je ne vous apprend rien et, encore une fois, mon avis ne vaut pas celui d'un vrai poète que je ne suis pas, mais puisque vous m'avez demandé mon sentiment, je vous l'ai donné, avec les pauvres mots qui me sont venus à l'esprit.

Bien cordialement à vous.

Jean-David Jumeau-Lafond
critique à la Tribune de l'Art

2018